



**CINÉMA[s]
LE FRANCE**

www.abc-lefrance.com

MARIE-ANTOINETTE

DE SOFIA COPPOLA

FICHE TECHNIQUE

USA - 2005 - 2h

Réalisation & scénario :
Sofia Coppola d'après le livre
d'Antonia Fraser

Image :
Lance Acord

Montage :
Sarah Flack

Musique :
Brian Reitzell

Interprètes :
Kirsten Dunst
(Marie-Antoinette)
Jason Schwartzman
(Louis XVI)
Asia Argento
(la Comtesse du Barry)
Rip Torn
(Louis XV)
Judy Davis
(la Comtesse de Noailles)
Aurore Clément
(la Duchesse de Chartres)
Marianne Faithfull
(Maria-Teresa)
Steve Coogan
(Mercy)

Sélection officielle Cannes 2006



SYNOPSIS

Au sortir de l'adolescence, une jeune fille découvre un monde hostile et codifié, un univers frivole où chacun observe et juge l'autre sans aménité. Mariée à un homme maladroit qui la délaisse, elle est rapidement lassée par les devoirs de représentation qu'on lui impose. Elle s'évade dans l'ivresse de la fête et les plaisirs des sens pour réinventer un monde à elle. Y a-t-il un prix à payer à chercher le bonheur que certains vous refusent ?

CRITIQUE

En plein dedans. Et à belles dents. Sofia Coppola se jette dans son film, nous y balance avec elle, comme on plonge bravement : guitares rock, overdose de pâtisseries, minauderie outrée de miss KD, titres fuchsia qui éclatent sur l'écran. Voilà pour les précautions oratoires et la ponction du film en costumes Grand Siècle, les affaires sérieuses peuvent commencer. Sérieux, le film de Sofia Coppola l'est extrêmement. Même s'il est aussi très joyeux, et naturellement tragique : tout ce monde-là, à commencer par son héroïne, finira la tête coupée, nul ne l'ignore. L'héroïne, donc. Le film est entièrement conçu autour et pour celle dont il porte le nom. Après le coup d'éclat du générique, voici d'emblée l'énoncé du pari central de la mise en scène : elle est belle, blonde, gracieuse, vous



allez l'aimer éperdument, ou aller vous faire voir. Pas d'alternative, **Marie-Antoinette** est irregardable sans adhésion totale à son personnage principal - faudrait-il dire à son personnage unique ? Avec la connivence sans faille de Kirsten Dunst, parfaite, Sofia Coppola construit tout son film sur ce pari follement généreux et terriblement risqué. Follement généreux, puisqu'il s'agit de tout donner à un personnage, et à un personnage a priori pas particulièrement aimable, de miser la possibilité du film sur la possibilité de l'amour que chaque spectateur pourra éprouver pour la Marie-Antoinette du film - nonobstant l'opinion de chacun envers la ci-devant Marie-Antoinette Joseph Jeanne de Lorraine, archiduchesse d'Autriche devenue reine de France,

Vienne 1755 - Paris 1793 : le film ne raconte pas son histoire. Ce pari, Sofia Coppola le gagne très vite. On ne sait pas comment. Toutes les raisons d'échouer sont là, l'artifice hollywoodien mêlé à la lourdeur du décorum historique, Marianne Faithfull en Impératrice d'Autriche et le gros Louis XV avec un accent californien et des grimaces de pilier de saloon, les canassons, les meubles dorés, les valets en costumes surchargés, les souvenirs plus ou moins précis de la véritable histoire comme on l'a apprise à l'école. Marie-Antoinette avait 14 ans lorsqu'on l'expédia épouser le Dauphin de France pour cause d'intérêts supérieurs des maisons de France et d'Autriche, 14 ans ce n'est certainement

pas l'âge de Kirsten Dunst, qui ne fait pas du tout semblant, pas plus qu'elle ne prétend avoir les 35 ans de son personnage lorsque celui-ci quitte le vase clos de Versailles après irruption du peuple (juillet 1789). L'héroïne du film est une jeune fille, et Sofia Coppola sait filmer les jeunes filles. Et elle sait voir, grâce à elles, «quelque chose du monde» - pas « le monde» en général (kesako ?) mais un peu de réalité sensible, exacte, et fort pertinente, y compris pour qui n'est pas, ou plus, une jeune fille. C'est ainsi. C'est ainsi parce qu'elle est, tout simplement, une excellente cinéaste. Il aura suffi de quelques plans, la proximité et la distance, la pudeur et l'empathie, une élégance discrète du cadre en contrepoids aux excès des costumes et des décors. L' inexplicable miracle de **Virgin Suicides** et de **Lost in Translation** se répète ici, malgré des obstacles - lourdeur de la production, lourdeur de la référence historique - très supérieurs. Et dès lors, tout devient possible. La joie, la peur, les dérivatifs délirants à l'angoisse de ne pas avoir de place dans l'environnement où on se trouve. Il n'y a pas d'intrigue dans **Marie-Antoinette**, tout juste ce bref ressort dramatique : la jeune fille arrivera-t-elle à convaincre son placide conjoint de la sauter au moins une fois afin de doter le trône de France d'un héritier ? Pas besoin de faire un dessin, voilà que les enjeux du désir individuel et des impératifs politiques font

retour dans le boudoir princier, c'est de la glose pour qui en a besoin, le film ne joue pas cela. Car s'il se moque comme d'une guigne de la précision historique, il tire le meilleur parti du scrupuleux refus de l'anachronisme qui aurait consisté à ajouter des discours psychologiques. L'adolescence de l'Europe se termine sans doute elle aussi avec le XVIII^e siècle, une jeune princesse autrichienne l'incarne, une jeune cinéaste américaine le raconte. Cette éviction implacable des schémas explicatifs laisse désormais la place libre pour que s'y engouffre une immense liberté. Américaine en Europe aussi bien qu'Autrichienne en France, la délicieuse M-A est aussi, si on veut, étrangère absolue, adolescente universelle dans un monde d'adultes, femme pas encore en accord avec son corps... Ou, deux bobines plus tard, grande bourgeoise californienne faisant joujou avec une nature idéologisée à mort tandis qu'à quelques kilomètres la misère et la guerre font rage. On est ici, sur la terre, aujourd'hui. **Marie-Antoinette** n'a rien d'une distraction kitsch, ses outrances sont des jeux radicaux et délibérés, des manifestations d'angoisse et de colère extrêmes pour notre temps. Œuvre ouverte, le film ne l'est qu'à la mesure de la liberté que se donne à elle-même la cinéaste. Liberté sans doute nulle part mieux perceptible que dans l'utilisation de la musique. A l'inverse de la stupide bande-annonce où la chanson rock collée sur des extraits mon-



tés comme tous les extraits pour bande-annonce produit un effet de clip anachronique et prétentieux, les sons d'aujourd'hui sertis dans le récit situé il y a 220 ans sont d'une confondante justesse. Ils pulvérisent la question même de l'anachronisme, pour affirmer tranquillement que ce film est fait aujourd'hui, par des gens du XXI^e siècle, avec une technique moderne nommée cinéma. Témoin la scène clé du bal masqué, celle où tout bascule, quand Marie-Antoinette découvre que le plus important n'est pas d'inspirer le désir, mais de désirer soi-même. La chanson de *Siouxie and the Banshees* est à l'unisson des corps qu'elle fait danser, le gouffre du temps historique - XVIII^e siècle, eighties, aujourd'hui - est révoqué au profit d'un présent physique. (...)

Jean-Michel Frodon

Cahiers du Cinéma n°612 - Mai
06

ENTRETIEN AVEC LA REALISATRICE

Eleanor : Tu m'as dit, au départ, que les premières images qui te venaient à l'esprit quand on te parlait de Marie-Antoinette, c'était plutôt le côté costumes et perruques poudrées de l'époque. Qu'est-ce qui, finalement t'a attirée et poussée à t'intéresser de manière approfondie à ce personnage ?

Sofia : C'est au cours d'un dîner que Dean Tavoularis, un ami, m'a

parlé pour la première fois de l'histoire de Marie-Antoinette. Il lisait la biographie écrite par Stefan Zweig. Il m'a raconté comment, à 14 ans, elle avait quitté l'Autriche pour la France, et qu'elle n'était encore qu'une adolescente quand elle est devenue reine. Il a commencé à me décrire son quotidien en détails, sa relation particulière avec son mari. Il m'a brossé un portrait d'elle, notamment sur un plan psychologique, qui était bien différent des clichés que je m'étais faits. Pour moi, Marie-Antoinette restait, avant tout, le symbole d'un style de vie totalement décadent. Je ne me rendais pas compte à quel point ces gens, qui étaient appelés à gouverner un pays, n'étaient en fait que des jeunes adolescents. Le quotidien au Château de Versailles, c'est donc aussi, pour ces adolescents, une forme d'apprentissage dans un environnement tendu et difficile. C'est cette position et la complexité du personnage de Marie-Antoinette qui m'ont intéressée. Ensuite, j'ai entendu parler du livre d'Antonia Fraser. J'ai commencé alors à approfondir mes recherches en lisant des points de vue différents. Je me suis plongée plus précisément sur la vie de famille de Marie-Antoinette, ses relations ambiguës avec la France. Elle s'est retrouvée en terrain particulièrement hostile, étrangère, en compétition avec une «belle-famille» qui ne l'appréciait pas et n'approuvait pas le mariage, au milieu d'une cour très critique qui scrutait le moindre de ses gestes. C'est

finallement un mélange d'éléments auxquels chacun peut s'identifier. Cette transition vers l'âge adulte est presque commune pour tous les adolescents, seul le cadre est ici particulièrement grandiose et «exotique». En lisant le livre d'Antonia Fraser, j'ai eu l'impression d'une Marie-Antoinette confrontée aux mêmes problèmes qu'une lycéenne. Elle garde ainsi au départ quelques amis d'enfance gentils, calmes mais un peu conservateurs, puis elle rencontre enfin des nouvelles amies, plus drôles, plus «fêtardes», qui l'aident à sortir de son cocon. J'ai essayé de raconter cette partie de la vie de Marie-Antoinette. Je ne voulais pas faire une grande fresque historique. J'étais plus intéressée par la recherche du propre point de vue de la jeune fille. La majorité des versions de sa vie ne sont que celles de personnes extérieures, je me suis dit que plus j'en apprenais, plus je tenterai une approche d'un point de vue personnel.

Eleanor : Tu as laissé au second plan le contexte politique et le rôle que Marie-Antoinette a pu y jouer.

Sofia : Le contexte politique est présent, même s'il est sous-jacent. La Révolution est sur le point d'éclater, mais beaucoup restent inconscients. Antonia Fraser détaille les figures politiques importantes de l'époque, comme les conseillers de Louis XVI. Mais Marie-Antoinette ne se sentait pas vraiment concernée par la politique. Elle ne se rendait pas compte



de l'importance des événements. La trame de l'Histoire lui a longtemps échappé, par naïveté. J'ai décidé de garder la même ligne de conduite, de conserver cette sorte de bulle coupée du monde extérieur dans laquelle elle vivait. C'est une approche très intime et à une échelle vraiment personnelle. (...)

Eleanor : Qu'est-ce qui t'a conduit à choisir cette musique pour le film ?

Sofia : C'est un mélange de musique classique de l'époque et de choses plus contemporaines. C'est un vrai melting-pot. J'ai travaillé avec Brian Reitzell, comme sur **Lost In Translation**. On a rassemblé des musiques puis après on tentait de faire ressortir une atmosphère, une ambiance. Je voulais que certains éléments viennent de cette période néo-romantique que j'écoutais, petite, comme les titres du groupe Bow Wow Wow. J'avais déjà à travers eux un regard par procuration sur le XVIIIème siècle. Après, ce n'est pas évident de dire pourquoi j'ai choisi cette chanson pour telle scène et pas une autre. Parfois, c'est un choix qui se fait naturellement. (...)

Dossier de presse

BIOGRAPHIE

Après l'éblouissement de **Virgin Suicides**, la fille de Francis Ford confirme son talent de cinéaste avec **Lost in translation**, comédie romantique d'une étonnante maturité. Et impose à Hollywood,

en même temps que son prénom, la singularité de son regard de femme.(...) La jeune fille secrète a grandi en public. Trois semaines après sa naissance, en 1971, elle faisait sa première apparition à l'écran dans la scène de baptême du **Parrain**. (...) A 12 ans, elle joue quand même sous la direction de son père, dans **Outsiders** puis dans **Rusty James**. Elle en a à peine 18 quand il la convoque en Italie pour lui confier d'autorité un des rôles principaux du **Parrain 3**, pour remplacer au pied levé Wynona Rider. Elle a oublié ses crises de larmes sur le plateau et les accès de colère du paternel («Il était plus dur avec nous parce que, chez nous, on ne prend pas la famille à la légère», a-t-elle dit un jour à l'un des biographes de Francis Ford Coppola). Ce qu'elle garde en mémoire, c'est la cruauté des critiques (exemple : «Son absence de grâce n'est pas loin de gâcher le film»). «J'avais trouvé l'expérience excitante, dit-elle. Je me voyais bien dans ce personnage, fille un peu bizarre d'un homme très puissant. Mais ça ne m'intéressait pas le moins du monde de devenir actrice.» (...) Comme plus tard ses héroïnes, elle est alors un peu «désemparée» à l'idée de vivre sa vie. La critique ne va pas l'épargner davantage, quand elle cosigne avec son père, en 1989, un sketch de **New York Stories**, l'histoire d'une petite fille riche qui vit dans un palace, se rend à l'école en taxi, porte des toques de marin signées Chanel. (...) Par cette manière de tout survoler et de ne rien oublier, d'être

partout et nulle part, curieuse et détachée, volontaire et frivole, hypersensible et sardonique, Sofia Coppola a trouvé sa «voix» dès qu'elle est passée à la mise en scène.(...) Sofia est au coeur de ce que son père appelait de ses vœux : une communauté d'artistes qui s'investit tous azimuts, passant en un clin d'oeil de la mode au graphisme, de la musique au cinéma - «la mafia créative Coppola», selon le New York Times. Sont-ils trop riches, trop beaux, trop cool, irrésistiblement désespérés ? Sont-ils novateurs et anticonformistes ? (...) Autant de questions que Sofia Coppola laisse en suspens et retourne poliment à son interlocuteur. Elle n'en est qu'au deuxième film. Pour répondre, elle pense avoir le temps.

Laurent Rigoulet

Télérama n° 2817 - 10 janvier 2004

FILMOGRAPHIE

Court métrage :	
Lick the star	1998
Longs-métrages :	
The virgin suicides	1999
Lost in translation	2003
Marie-Antoinette	2004

Documents disponibles au France

Revue de presse importante
Positif n°546 (à paraître)
Cahiers du cinéma n°612